



## Le petit Hans, symptôme du couple familial ?

Hélène Bonnaud

**Q**u'est-ce que le cas du petit Hans ? Ce sont les bavardages d'un enfant de cinq ans entre le 1<sup>er</sup> janvier et le 2 mai 1908. L'intérêt de ces bavardages, c'est le symptôme dont Hans souffre : une phobie, avec le cortège d'inquiétudes et d'ennuis qu'elle apporte, aussi bien à l'enfant qu'aux parents.

Parmi les chapitres du Séminaire IV qui portent sur le petit Hans, l'un d'eux s'intitule « Les culottes de la mère et la carence du père ». C'est une interprétation, par Jacques-Alain Miller, de la situation du couple parental et de ses conséquences. Le trouble s'introduit à partir du moment où on réduit la métaphore à ce qu'elle veut dire avec le verbe *avoir*. *La mère a, le père n'a pas* est une position inversée concernant le couple, en regard de l'anatomie. Or, « le réel de la biologie est une chose, celui de la psychanalyse est tout autre chose <sup>1</sup> ».

Ce chapitre permet de lire ce à quoi Hans se confronte, et comment il répond aux éléments réels rencontrés non sans mobiliser sa famille.

### Carence paternelle, culottes maternelles

Lacan évoque le vacillement de Hans dans sa rencontre avec la castration de l'Autre maternel, qui précède l'éclosion de la phobie : « le petit Hans, à cinq ans laissé en plan par les carences de son entourage symbolique <sup>2</sup> ». Le signifiant *carence* veut dire *manque* : le père de Hans manque à sa fonction de père castrateur. La phobie de l'enfant en est la conséquence. Il attend du père une castration que ce dernier ne lui procure pas. La carence du père se situe à ce premier niveau : il n'interdit pas la mère à l'enfant, ne le castré pas. C'est un père trop gentil, qui ne permet pas à l'enfant de rencontrer une parole qui dirait *non* quant à son désir d'être et de rester le phallus de la mère. Lacan évoque alors un Œdipe inversé, dont il dira les coordonnées.

Si *porter la culotte* signifie que c'est la mère qui commande dans le couple, nous avons là plutôt affaire aux culottes de la mère, côté enfant, sans aucune métaphore, ce qui complique l'affaire pour lui. En cela, les *culottes de la mère* renvoient à la fois à la position de celle-ci dans le couple et au signifiant attrapé par Hans dans l'analyse de sa phobie.

---

1. Miller J.-A., « Aujourd'hui, sans Lacan, c'est le calme plat », entretien avec F. Roussel, *Libération*, 2 mars 2023, disponible sur internet.

2. Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 519.

Cet enfant attache une attention toute particulière aux culottes de la mère, qui en a paradoxalement deux. Il a des réactions différentes selon que les culottes sont portées par la mère ou pas. Quand elle en porte une ça va, mais quand elles ne sont pas portées, Hans fait une crise, cela le dégoûte.

Dans le texte freudien, la couleur noire de la culotte lui fait penser au *loumf* et la jaune au pipi. Il ne s'agit pas d'interpréter trop rapidement le *loumf* comme relevant du stade anal – comme si nous étions dans le stade anal à partir du moment où il s'agit d'excréments. Lacan est catégorique : il n'y a aucun signe de frustration chez Hans, ni de régression au stade anal, ni d'agression. Au contraire, l'enfant est comblé et c'est là que gît le symptôme phobique.

Selon Lacan, le dégoût, qui accompagne Hans face aux culottes de la mère, relève plutôt du fait qu'il participe pleinement aux fonctions excrémentielles de la mère. Il fait ainsi correspondre la réalité du lien mère–fils comme un épisode provoquant une expérience de jouissance chez le petit Hans. Le dégoût est une des conséquences de cette jouissance rencontrée dans les cabinets avec la mère.

Pour Hans, les culottes de la mère renvoient à ce qui se passe quand elle enlève sa culotte. Cela a donc autant à voir avec les excréments qu'avec l'expérience de la castration. Derrière ce dégoût pour les culottes de la mère, il y a ce que Hans voit et ne voit pas concernant la castration de celle-ci. Lacan indique que « ce qui ne peut être vu, il faut le voir derrière un voile, c'est-à-dire qu'un voile soit placé devant l'inexistence de ce qui est à voir<sup>3</sup> ». Cette formule indique le point d'horreur rencontré. L'inexistence de ce qui est à voir rejoint la thèse freudienne de la castration, voir l'absence, voir là où ça manque.

C'est l'expérience de la castration qui ne peut être que voilée, dit Lacan, pour pouvoir être aperçue. Or, pour Hans, il n'y a aucun voile. La castration de la mère, il y est non seulement confronté, mais il est aussi invité à la voir. Elle est la complice de cette jouissance. Ce *trop à voir* qu'elle montre produit une jouissance qui fait effraction pour Hans, la phobie en est la conséquence. La jouissance de la mère y est aussi convoquée. Elle lui montre aussi bien le *loumf* qui sort de son corps que son absence de phallus.

Derrière le thème du voile, de la culotte, du vêtement, se dissimule le fantasme qui fait le drame de la relation mère–enfant : le fantasme de la mère phallique. C'est celle qui détient le phallus, qui porte les culottes. Que voit Hans dans la scène des cabinets ? Voit-il sa mère privée, dépourvue de l'objet phallus ?

### **L'insymbolisable de la mère**

Le *loumf* a un sens supplémentaire à l'intérieur du système signifiant : sa stricte homologie à la fonction des culottes comme voile de la castration. Le *loumf*, comme les culottes, est quelque chose qui peut tomber. C'est dans la mesure où le voile est tombé qu'il y a un problème pour le petit Hans. Derrière la question de l'anal, apparaît l'absence du phallus de la mère. À partir de ces culottes émerge « le fantasme de la baignoire », qui a un rapport étroit avec la chute. Lacan affirme l'importance du signifiant *loumf* articulé au noir, au bas noir de la mère en regard de

---

3. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 356.

ce qui tombe. Il signale que cela a les plus grands rapports avec le thème du vêtement, du voile, derrière quoi est cachée l'absence niée du pénis de la mère<sup>4</sup>. La castration n'est abordable que par le biais du voile. Le *loumf* est donc le signifiant auquel s'associe le noir des bas de la mère, le noir des coussins du train, qui voilent l'horreur de la castration.

Lacan démontre ainsi qu'il ne faut pas se laisser conduire par une thèse développementale de la structuration de l'enfant, phases orale, anale, génitale, mais par la façon dont le signifiant fait inscription dans la chaîne signifiante et porte la jouissance du symptôme. Le symptôme s'articule à une suite de signifiants qui, selon la célèbre formule – *un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant* –, rend compte de la logique de la cure. Si on suit cette logique signifiante, le *loumf* est le signifiant qui représente le sujet auprès du signifiant *culotte* : culotte–*loumf*–castration. Ce sont les trois signifiants de la rencontre avec la castration maternelle. Or, la castration maternelle, qui renvoie à la morsure et à la dévoration, est fixe, n'est pas dialectisable. C'est une rencontre avec le réel du corps de la mère qui fait traumatisme pour l'enfant.

Lacan signale le traumatisme qu'est la mère de Hans pour lui : « À partir du moment où il se sent à la fois livré à la mère, menacé et annulé par elle, elle représente la situation de danger, danger d'ailleurs innommable en soi, angoisse à proprement parler. Il s'agit de voir comment l'enfant sort de cette situation.<sup>5</sup> » Quand Lacan évoque, dans le Séminaire, la mère réelle, il parle de la mère toute puissante. Cela préfigure l'idée que le réel renvoie à ce qui, de la mère, n'est pas symbolisable.

Lacan indique que l'enfant en sort quand il découvre ce qui, au-delà de la mère, est aimé par elle, à savoir ce qu'elle désire, le phallus. Or, ce qui complique pour lui la situation, c'est l'arrivée de sa petite sœur Anna. La naissance de celle-ci le détrône de sa position de phallus de la mère. Hans en est d'autant plus malheureux que son propre sexe, dont il ne sait quoi faire, commence à remuer et va prendre une importance nouvelle. Il est désappointé, car il surprend une conversation où sa tante souligne que son fait-pipi est mignon, mais, lorsqu'il en parle avec sa mère, celle-ci ne le complimente pas.

Hans éprouve alors le besoin d'être mordu comme lui-même mord quand il n'est pas content et qu'il n'est pas assuré de son amour. La morsure, dit Lacan, sa prise par la mère, est autant désirée que crainte. La morsure est une réponse de Hans au fait que sa mère n'apprécie pas son pénis, qu'il ne se sent pas aimé par elle. La morsure répond à cette position *mordre–être mordu*, qui lui permet d'être puni par la mère.

Lacan dit qu'il s'agit du même mécanisme pour la chute. Le premier objet dont Hans veut qu'il tombe est Anna. Lacan parle d'« ambivalence<sup>6</sup> » à propos de la morsure et de la chute, car il y a également un désir, chez Hans, d'être mordu et de tomber. Ces deux éléments sont fondamentaux et propulsent la notion de fantasme, qui surgit avec l'énigmatique fantasme du dévissage de la baignoire. Celui-ci est un

---

4. Cf. *ibid.*, p. 357.

5. *Ibid.*, p. 358.

6. *Ibid.*, p. 359.

premier pas dans la perception du phénomène de la phobie qui se présente d'abord avec un caractère opaque, où la limite est sans cesse mise en cause. Il y a aussi le perçoir. Lacan montre qu'il ne suffit pas de dire que le perçoir est l'équivalent du pénis paternel pour être dans la bonne direction. À mettre la phobie de Hans dans une case sans chercher à en questionner la cause, on risque de vouloir libérer l'enfant de sa phobie et donc de le mettre face à la réalité de sa peur.

### **Œdipe inversé**

Lacan introduit alors le concept d'Œdipe inversé. Hans a peur du fait-pipi du cheval, du dévissage de la baignoire et du perçoir, parce qu'il s'identifie à sa mère et qu'il a peur de subir la castration qu'elle-même a subie. L'Œdipe inversé voudrait que Hans, au lieu de s'identifier à son père comme porteur du phallus, s'identifie à la mère castrée. Dans cette forme d'Œdipe, le père n'est plus le rival qu'il faut éliminer pour jouir de la mère tranquillement. Or, le père ne fait pas d'ombre, il est gentil et Hans ne le craint pas comme il ne craint pas qu'il la lui coupe. En effet, c'est sa mère qui lui a dit que le docteur va la lui couper s'il touche trop son sexe. C'est sa mère qui n'aime pas son sexe et le menace. Il s'agit d'Œdipe inversé dans la mesure où c'est la parole de la mère qui est castratrice.

Cependant, dire qu'il s'agit d'un Œdipe inversé n'a d'intérêt qu'à prendre en compte le contexte dans lequel cela se produit. Pour Hans, il s'agit de l'expression d'un nouveau fantasme : « quelqu'un est venu lui faire un grand trou dans le ventre ». Lacan indique que Hans signifie à son père : « *Fous-lui ça une bonne fois là où il faut* <sup>7</sup> ». Cette formule de Lacan va à l'opposé de celle du père de Hans, qui veut absolument faire coïncider le symptôme de son fils avec l'Œdipe, la peur du père, la menace de castration, rester le phallus de la mère, etc. Lacan ne va pas du tout dans ce sens et son interprétation se déduit de toute l'analyse de Hans. Le petit garçon veut restaurer un père qui soit un homme, qui le castre. C'est une interprétation, somme toute, qui touche à la question de la virilité du père de Hans. Ce dernier, s'il veut surtout que son fils ait une image positive de lui, préserve l'amour père-fils, mais peine à effectuer son travail symbolique de père castrateur. Hans réclame la castration. Il préférerait avoir un père désirant sa femme, un père qui lui dise : *Non, ta mère est à moi, pas à toi*.

C'est sur le versant de l'amour que le père de Hans fonctionne avec son fils. Il est en défaut, en carence, dans sa position d'homme. Il ne fait pas de sa femme la cause de son désir : « Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit amour, le dit respect, est – vous n'allez pas en croire vos oreilles –, *père-versement* orienté, c'est-à-dire fait d'une femme, objet *a* qui cause son désir. <sup>8</sup> » Pour cela, il suffit que le père soit un modèle de la fonction paternelle, c'est-à-dire capable de faire de sa femme l'objet cause de son désir, sous-entendu *et pas de l'enfant*.

---

7. *Ibid.*, p. 361.

8. Lacan J., Le Séminaire, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 21 janvier 1975, *Ornicar ?*, n°3, mai 1975, p. 107.

## La découverte du Père symbolique

L'Œdipe, dit Lacan, est découvert au cours de l'expérience analytique<sup>9</sup>. Il est donc un résultat de la psychanalyse. C'est un fait qui montre que le père y a une fonction particulière, tout à fait présente, nécessaire au bon fonctionnement du petit garçon dans sa sexualité, pour que sa virilité se développe normalement. Il y a donc une nécessité structurelle, un fondement de l'Œdipe comme opération symbolique normative. Lacan explique pourquoi. Tout d'abord, il faut que le père soit présent, et qu'il vienne en tiers dans la relation entre l'enfant et sa mère. Sa fonction est de séparer l'enfant de sa mère. Il ne s'agit pas de le faire de façon sauvage, mais d'indiquer à l'enfant que la mère n'est pas à lui, qu'elle est au père. Car il possède le phallus qu'elle désire en lui – Lacan parle du pénis qui fonctionne, du pénis suffisant du père en comparaison du fils qui en a un petit. C'est la promesse que la virilité s'obtient, qu'elle n'est pas là tout de suite – ce qui est vrai pour les garçons comme pour les filles en ce qui concerne la féminité.

L'enfance, ce n'est pas qu'il n'y a pas de sexualité – tout le cas du petit Hans le démontre –, mais qu'elle passe par différentes phases et se construit selon des déterminants que sont l'Œdipe et la castration. Cet Œdipe permet la montée de la virilité chez le garçon, et cela ne se fait pas naturellement, car, pour cela, l'enfant doit rencontrer la castration. En effet, pour que cela fonctionne dans le symbolique, il faut qu'il y ait arrêt et fixation de deux termes : « Il faut que le vrai pénis, le pénis réel, le pénis valable, le pénis du père, fonctionne, d'une part. Il faut d'autre part que le pénis de l'enfant, qui se situe comparativement au premier [...] en rejoigne la fonction, la réalité, la dignité. Et pour ce faire, il faut qu'il y ait passage par cette annulation qui s'appelle le complexe de castration<sup>10</sup> ».

Il faut que l'enfant rencontre ce point de butée, ce réel de l'impossible pour accéder à une virilité légitime. Lacan insiste sur ce signifiant *légitimité*, car le sentiment de légitimité semble inséparable de la rencontre avec le réel de la castration. L'analyse de l'Œdipe permet de resituer la fonction du Père, celle que Lacan appelle Nom-du-Père et qui donne naissance à sa célèbre métaphore paternelle. Il est essentiel que le père occupe cette fonction symbolique.

Cependant, s'il existe le père symbolique, il y a aussi le père réel, celui qui dit *non*. Le complexe de castration passe par cette fonction interdictrice, tyrannique du père. Il s'agit que l'enfant rencontre la castration, même de façon fantasmatique, précise Lacan. Le cas de Hans illustre ce ratage de la castration, car le père symbolique n'a pas su introduire la castration. La carence est donc celle de la castration.

## Suppléance aux carences du père

Dès lors, il s'agit que Hans trouve une suppléance à ce père qui s'obstine à ne pas vouloir le castrer – notons que Lacan emploie le terme *suppléance* bien qu'il s'agisse d'une névrose. La phobie de Hans, c'est l'absence de menace de castration, qui va créer l'angoisse, mais il ne s'agit pas d'une forclusion du Nom-du-Père pour autant.

---

9. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, op. cit., p. 364.

10. *Ibid.*

Le père de Hans occupe sa place symbolique de père. Cependant, il n'a pas su opérer cette castration que Hans réclame à tout instant.

Si le père n'occupe pas cette fonction pour Hans, d'autres viennent à cette place : le serrurier, l'installateur et Freud, qui occupe la place de bon Dieu. Il y a donc ceux pris dans les fantasmes de dévissage de l'enfant, et Freud qui incarne celui qui sait, au-delà du père – la croyance au Père est redoublée par la position de sujet supposé savoir de Freud.

À la fin du chapitre, nous sommes confrontés à un contresens fait aussi bien par le père que par Freud. L'installateur vient pour démonter le derrière de Hans. La castration opère donc sur le corps de Hans, l'installateur peut ainsi faire *fonction de*. Le père se mélange cependant les pinceaux quand il signale à Hans qu'on lui a donné un autre pénis pour remplacer celui qu'il a devant – cela devient très bizarre. Freud lui « emboît[e] le pas ». Lacan rectifie : « On lui a dévissé le derrière, on lui en a donné un autre, et on lui a dit – *Retourne-toi de l'autre côté*. Ça s'arrête là<sup>11</sup> ». C'est comme un roman policier, on veut savoir pourquoi ça finit ainsi. Citons le cas :

« Le 2 mai, Hans vient me trouver le matin : “Tu sais, j'ai pensé aujourd'hui quelque chose.” D'abord, il l'a oublié ; plus tard il le raconte, mais en manifestant une résistance considérable : “*Le plombier est venu et m'a d'abord enlevé, avec des tenailles, le derrière, et alors il m'en a donné un autre, et puis la même chose avec mon fait-pipi*. Il a dit : “Laisse-moi voir ton derrière”, alors j'ai dû me tourner et il l'a enlevé et alors il a dit : “Laisse-moi voir ton fait-pipi.”

Le père saisit le caractère de ce fantasme de désir et ne doute pas un instant de la seule interprétation qu'il comporte. Moi. — Il t'a donné *un plus grand fait-pipi et un plus grand derrière*.

Hans. — Oui.

Moi. — Comme ceux de papa, parce que tu aimerais bien être papa ?

Hans. — Oui, et j'aimerais aussi avoir une moustache comme toi et aussi des poils comme toi.” (Il montre les poils sur ma poitrine.)

“Il faut d'après cela rectifier l'interprétation du fantasme précédent de Hans, dans lequel le plombier était venu, avait dévissé la baignoire et lui avait enfoncé un perceur dans le ventre. La grande baignoire signifie le ‘derrière’, le perceur ou tenailles, comme nous l'avions déjà interprété, le fait-pipi. Ce sont des fantasmes identiques.

Une lumière nouvelle est aussi par-là projetée sur la peur qu'a Hans de la grande baignoire, qui a d'ailleurs déjà diminuée. Il lui déplait que son ‘derrière’ soit trop petit pour la grande baignoire.”<sup>12</sup> »

---

11. *Ibid.*, p. 366.

12. Freud S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2003, p. 163-164.

Freud commente en ces termes :

« J'ajouterai pour finir que, dans le dernier fantasme de Hans, l'angoisse émanée du complexe de castration est surmontée, l'attente anxieuse muée en attente joyeuse. Oui, le docteur, (le plombier) vient, il lui enlève son pénis, mais ce n'est que pour lui en donner un plus grand à la place. Quant au reste, notre jeune investigateur a simplement fait de bonne heure la découverte que tout ce qu'on sait est fragmentaire et que sur chaque degré gravi de la connaissance un résidu non résolu demeure.<sup>13</sup> »

Lacan ne souscrit pas totalement à ces interprétations : il va contre l'interprétation du désir phallique de Hans, vouloir avoir un grand fait-pipi comme papa, vouloir devenir comme papa, avoir aussi des moustaches, etc. – ce serait une identification aux attributs phalliques du père. Lacan ne le lit pas si naïvement. Il affirme la position du père, sa carence quant à la castration auprès de son fils. C'est une carence qui touche à la castration.

### **Castrations, au pluriel**

Pour Lacan, le complexe d'Œdipe est une castration, ça lui est équivalent. L'Œdipe du garçon, c'est le père qui lui dit *Non, tu n'as pas le droit de baiser ma femme*. Il formule un interdit et, ce faisant, indique à l'enfant qu'il n'est pas à la hauteur du père, que le père lui est supérieur. C'est une lecture très primaire, très réelle au sens de ce qui se passe dans l'inconscient.

Lacan ajoute à l'Œdipe l'idée d'une castration secondaire par rapport à celle rencontrée avec la mère. La castration paternelle revêt un caractère positif par la dialectique qu'elle permet, par exemple la rivalité avec le père, tandis que la castration maternelle est fixe. La dévoration, la morsure sont des castrations qui ne permettent pas de dialectique. L'enfant est sans recours face à ces engloutissements. En somme, la castration paternelle est, dit Lacan, un « substitut<sup>14</sup> » de la première qui, elle, est réelle, touche au réel.

Cette notion d'une primauté de la castration maternelle sur la castration paternelle est intéressante. Cela questionne la façon dont Lacan va donner au père une autre dimension quand il parle « d'humaniser le désir<sup>15</sup> ». Jacques-Alain Miller insiste sur ce point du père lacanien qui dit oui, ouvre au désir, humanise la Loi.

« Le père lacanien, contrairement à ce que l'on imagine, est le père qui dit oui. Et son oui est beaucoup plus important et beaucoup plus prometteur que son non. Il faut le non, bien sûr, parce que, s'il n'y a pas le non, il ne peut pas y avoir le oui, mais le oui est précisément ce qui permet du nouveau. [...]

Le Nom-du-Père lacanien est celui qui pose la loi, mais c'est aussi celui qui la transgresse [...] pour vous, celui pour qui existent les cas particuliers. [Il] sait transgresser [la Loi] où il

---

13. *Ibid.*, p. 165.

14. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, op. cit., p. 367.

15. Lacan J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Écrits*, op. cit., p. 753.

faut. Et l'horreur, c'est l'automatisme, c'est lorsque la règle fonctionne toute seule<sup>16</sup> ».

Le père lacanien est donc un père qui sait fermer les yeux au moment et là où il faut. C'est aussi un père qui sait faire des exceptions, qui sait que la Loi n'est pas la règle, mais qu'elle est l'huile dans les rouages du désir, qu'elle rend possible la mobilisation du désir. En somme, le père dit *oui* au désir. Le père lacanien ouvre la voie du désir, il humanise la loi en rendant le désir possible. C'est le premier enseignement de Lacan, celui du primat du symbolique.

En revanche, la mère lacanienne est effrayante, dévorante, mutilante. En cela, elle est aussi castratrice. C'est une mère pulsionnelle.

### **Imagineriser l'élément réel**

L'arrivée d'Anna dans la vie de Hans « est introduite comme un élément dont la chute est possible et désirée<sup>17</sup> ». C'est l'autre terme inassimilable de la situation, que Hans va introduire en fantasmant la réalité. Il va imaginer qu'elle est là depuis toujours : il la met dans les éléments biographiques de sa vie, comme ses vacances à *Gmunden*. Lacan utilise le terme platonicien *réminiscence* pour l'opposer à ceux de *répétition* et d'*objet retrouvé*. Hans fait d'Anna une *Idée* qui est là depuis toujours, un objet dont on se souvient depuis toujours.

Lacan fait de la réminiscence la symbolisation d'un événement important dans la vie de Hans : la naissance de sa sœur. Lacan parle d'une « imaginification de ce réel<sup>18</sup> ». Cela a un autre sens que celui de régression instinctuelle.

*Imagineriser ce réel* renvoie à la tentative de faire entrer ce réel de la naissance d'Anna dans un *continuum*, de l'inclure dans l'histoire, dans le symbolique. C'est une tentative qui réussit. Hans donne une place à cette petite Anna : il lui fait chevaucher le cheval menaçant. Il la met à la place où lui-même a peur d'aller. Il s'en sert. Cela démontre comment se servir de son symptôme, comment faire avec son symptôme. Anna devient « son moi supérieur<sup>19</sup> », dit Lacan. Elle devient celle qui peut faire ce qu'il ne peut pas faire. Dès lors, il peut le faire à son tour, fantasmatiquement. Elle lui ouvre la voie.

Alors qu'on indique d'habitude la rivalité et ses effets délétères sur l'aîné, Lacan nous ouvre là une version bien plus inventive de ce qui se passe pour Hans. Anna lui sert de moi supérieur, c'est-à-dire d'Idéal du moi, et cela opère – il peut lui aussi ne plus avoir peur.

*Section clinique de Strasbourg – 11 mars 2023*

---

16. Miller J.-A., *...du nouveau ! Introduction au Séminaire V de Lacan*, Paris, École de la Cause freudienne, coll. Rue Huysmans, 2000, p. 40.

17. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, op. cit., p. 368.

18. *Ibid.*, p. 369.

19. *Ibid.*